

SIX RAISONS DE CROIRE À L'ÉCRITURE DE TERRAIN

« Pourquoi écrivez-vous ? » demande-t-on aux écrivains. « Pourquoi faites-vous écrire ? » pourrait-on demander aux animateurs de projets d'écriture que nous sommes. Les projets d'écriture menés au CRV, en particulier dans les classes écriture-lecture, ont quelque chose de particulier qui les distingue de ce qui se passe à l'école et dans la plupart des « ateliers d'écriture ».

1. C'est une écriture autonome vis à vis des livres et de la littérature.

On relie bien souvent la lecture à l'écriture. Ce n'est pas forcément un tort. Pourtant, si l'écriture ne peut se passer de la lecture, elle peut se passer des livres. La distinction a son importance. Nous travaillons plus sur la lecture que sur les livres, c'est-à-dire sur ce que le lecteur fait de ce qu'il lit que du patrimoine culturel présent dans les livres, les textes et les bibliothèques. C'est le pari des cahiers de lecteurs qui font apparaître ce que les enfants sont capables de produire comme lectures réelles et particulières alors que l'on attend souvent d'eux des lectures idéales¹.

La littérature a la fâcheuse tendance de tout écraser sur son passage. En France, un ensemble d'éléments institutionnels et historiques a contribué au développement d'une véritable « croyance littéraire » qui s'impose sans être forcément invitée quand on parle d'écriture. Il est pourtant important de le faire pour libérer la parole écrite du jugement de l'esthétique et de la belle écriture. On ignore trop souvent que des combats ont été menés pour un « droit de mal écrire »².

2. C'est une écriture qui croit à la culture non culturelle

Pour se défaire de ce poids de la littérature, il faut repréciser à quel point la culture peut être non cultivée, c'est-à-dire non élitiste, non restreinte à un type de pratique limitée à un type de classe sociale qui n'arrive pas – le souhaite-t-elle vraiment ? - malgré toutes les prétentions démocratiques, à élargir le cercle des initiés.

¹ Hervé Moëlo et Jean-Luc Bourgoïn, *Les cahiers de lecteur – des lectures enfantines à l'épreuve du réel*, Actes de lecture, AFL, n°87, décembre 2004 et n°88, mars 2005

² On n'ose à peine se faire l'écho d'appel à la « laïcisation de l'écriture » contre des conceptions trop superstitieuses ou même fétichiste de l'écriture. Voir Hervé Moëlo, *Appel pour une écriture laïcisée*, Le Nouvel Educateur n°167, 2005

Parler de culture non cultivée ou non culturelle, c'est reconnaître d'autres cultures dites « mineures », « ordinaires », « parallèles » - il aurait long à dire sur tous les euphémismes³ : culture du travail, culture scientifique, culture technique, culture sportive, culture politique, culture musicale, culture enfantine...

Quand on prend la peine de les regarder, les pratiques sociales sont pleines de ces cultures sans ministère qui développent des savoirs et des réseaux de connaissance et d'action. A chaque fois que l'on réduit la culture aux pratiques culturelles, toutes ces cultures semblent ignorées, effacées de la scène sociale comme s'il n'y avait qu'une seule façon de se cultiver et de s'enrichir. Cette hiérarchisation est à l'origine de beaucoup de dégoût et de complexe vis-à-vis du monde de la Culture en général et de l'écriture en particulier.

3. C'est une écriture qui a besoin de l'observation de la réalité pour exister.

Débarassée de toutes ces complexes, notre écriture a un seul credo : le regard. Il s'agit avant tout de regarder le réel en habitant un lieu, un espace, une place, une rue, un quartier, une gare, un jardin, une ligne de tramway ou même une galerie, une bibliothèque, un musée ou un simple immeuble⁴.

« Ecrire dehors », n'est pas une expression pour faire joli. C'est souvent là que ça se passe *vraiment*, c'est là qu'on peut commencer à regarder. Dehors, on quitte la sphère privée, on occupe le domaine public, là où tout le monde se croise, là où ça se déplace, là où *ça parle*.

« Ecrire dedans » peut alors prendre un sens tout à fait particulier. Des portes peuvent s'ouvrir à nous, nous invitant dans des appartements ou des maisons. Les espaces privés deviennent alors des espaces publics le temps d'une rencontre. Des écritures personnelles peuvent aussi se révéler à l'intérieur de soi sans pour autant s'y laisser enfermer.

4. C'est une écriture qui parle.

Pratiquer un « français de plein air », c'est aussi une revendication importante : pour s'affranchir de la belle écriture, il faut faire appel à la parole qui vient quand on a quelque chose à dire – et non pas celle qui vient lorsqu'on a rien à dire : situation fréquente en situation d'écriture à l'école ou dans les ateliers d'écriture classiques. Non pas écrire pour le plaisir d'écrire mais écrire pour le plaisir de dire ce que l'on voit quand on regarde vraiment.

A partir de là, l'« imagination exacte » fait son travail : un simple constat peut suffire à notre bonheur. Mais parfois, à force de regarder, à force de lister, à force de décrire, l'imaginaire finit par poétiser un regard.

³ - - , *L'ordinaire et le littéraire*, n°85, Actes de lecture, AFL, mars 2004

⁴ Hervé Moëlo et Véronique Escolano, *L'écriture est dans l'escalier*, n°74, juin 2001

Là encore, comme pour la littérature, aucun lien obligatoire avec « l'imagination » – comme c'est si souvent le cas dans les discours et les demandes scolaires ou éducatives. L'imaginaire peut se manifester dans les mots employés et dans la façon de regarder. Nul besoin de forcer le passage en imposant un « décollage » souvent exprimé comme une nécessité.

5. C'est une écriture qu'il faut apprendre à lire sans impatience.

Du côté de la lecture de cette écriture-là, il faut se débarrasser de toutes les impatiences : impatience littéraire, impatience poétique, impatience linguistique, impatience imaginaire, impatience morale... On aimerait tant que les enfants écrivent ce qu'on voudrait qu'ils écrivent : que le ciel est bleu, que l'injustice est inacceptable, qu'il faut se respecter...⁵

6. C'est une écriture qu'il faut éditer et diffuser.

Là, tous les moyens sont bons : livres, affiches, autocollants tracts, sites Internet...⁶ Même à 20 exemplaires seulement, un écrit doit vivre sa vie auprès de son lectorat. Après des choix et des débats (« *dire quoi à qui ?* »), la production d'objets-écrits donne tout son sens à cette longue chaîne qui démarre par un regard sur le monde-tel-qu'on-le-voit et qui finit par la lecture-du-monde-tel-qu'on-a-été-capable-de-le-regarder-et-de-le-dire. Mine de rien, c'est une sacrée aventure.

Hervé Moëlo, Nantes

⁵ - - , *L'opinion enfantine existe-t-elle ?* Actes de lecture n°75, AFL, septembre 2001

⁶ Avec Pierre Choulet, *Prise de parole : de l'écriture à l'affichage*, Actes de lecture n°82, AFL, juin 2003